

LA BELGIQUE SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE.

Mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles.

Brand WHITLOCK

1916. Chapitre **XXXI** : Un changement se prépare.

Les Belges ont l'aimable coutume de célébrer deux jours de fête partout où le calendrier n'en indique qu'un, suivant — je suppose — le principe qu'une fête en demande une autre pour remettre des effets de la première. Le lendemain de Noël, alors que tout était fermé en ville et revêtait l'aspect du dimanche, un événement produisit parmi nous une espèce de panique. Un mot venant de Liège nous annonça que les Allemands avaient affiché que par suite des actes malveillants de l'Angleterre, le ravitaillement serait arrêté, le Comité national dissous, les fonctions de la *Commission for Relief* suspendues, et l'oeuvre continuée par l'autorité allemande. J'appris bientôt qu'il y avait erreur, que les ordres avaient été préparés, pour être éventuellement exécutés, et qu'on les avait publiés par malentendu.

L'année mourante finit dans le choeur infernal du canon, l'année nouvelle débuta par la réponse des Alliés aux propositions de paix, réponse qui donnait peu d'espoir, et nous retombâmes dans nos difficultés. Durant toute la guerre, on constata ce phénomène : aux approches de l'hiver, la «*courbe de la paix*» se dessinait, montait avec

fermeté, puis redescendait pour tomber à zéro en janvier et recommencer une ascension lente comme l'espoir d'un monde découragé.

Dans une longue conversation avec le baron von der Lancken, le jour de l'an, je lui reparlai de la réprobation universelle que provoquait la déportation des ouvriers ; il me dit que la mesure serait abandonnée, mais graduellement, afin que les adversaires de l'Allemagne ne pussent dire qu'elle avait cédé à leur pression. J'avais reçu une dépêche de Washington, disant que ce procédé révoltant produisait en Amérique un effet «*inimaginable*». Je fus heureux d'annoncer dans un rapport que, suivant certains indices, l'abus prendrait bientôt fin. Cela ne se réalisa pas tout de suite ; le système ne fut pas entièrement abandonné, malgré les avis du Gouvernement allemand confirmant officiellement la conversation privée de Lancken. Les Allemands préparaient la levée d'ouvriers à Malines pour le 4 janvier, et Lancken me dit que si je le désirais, je pouvais envoyer un représentant de la Légation pour y assister. Je répondis que je ne voulais ni me faire représenter officiellement, ni être mêlé d'aucune façon à la scène, mais que je permettrais à Christian Herter, attaché d'ambassade venu de Berlin, d'y assister en simple spectateur. Lancken consentit, et comme il assistait lui-même à l'opération, il invita Herter à l'accompagner. Herter, jeune homme sorti de l'Université de Harvard,

dans tout l'enthousiasme d'un libéralisme intelligent, revint de Malines, après une journée de froid, horrifié par ce qu'il avait vu. C'était le spectacle qui s'était déroulé partout et que je ne décrirai plus pour ne pas me repeater ; la saisie d'hommes à Malines parut d'autant plus odieuse à Herter, que les officiers en fonctions, vu la présence d'un neutre, se donnaient des airs de sollicitude. Ils lui firent goûter la soupe de ceux qu'ils traînaient en esclavage, et, pendant qu'il penchait sa silhouette mince au-dessus du chaudron fumant, braquèrent sur lui leurs appareils photographiques ; il se voyait déjà dans les hebdomadaires illustrés, comme un témoin approbateur des méthodes allemandes.

Les Allemands se plainquirent à moi de ce qu'il n'avait pas été « *correct* » en protestant contre ces photographies, et en posant des questions embarrassantes pendant la division des hommes en *Links* et *Rechts* ; les Allemands protestaient, comme par principe, contre tout ce que faisait quiconque appartenait à la Légation d'Amérique ; deux ans et demi de cette forme d'intimidation m'avaient endurci et me laissaient indifférent.

Un soir, à l'heure du thé, apparut Vernon Kellogg, revenu en Belgique pour une mission dans le nord de la France. Il était à Londres, en route pour son foyer, quand M. Hoover obtint de lui qu'il entreprît une de ces missions où il réussissait toujours. Il m'apprit que M. Francqui et M. Hoover

avaient triomphé de leurs difficultés et que ce dernier avait été en Amérique négocier un emprunt pour le ravitaillement, qui avait épuisé ses ressources primitives. M. Francqui revint ensuite, et, le lendemain, Villalobar, avec des nouvelles du monde extérieur et le grand cordon de Saint-Grégoire le Grand, donné par le Pape. A un déjeuner chez le marquis, le baron von der Lancken, de retour de Berlin, me confia qu'il n'avait pu obtenir de train pour les Anglaises, vu la haine de Berlin pour tout ce qui était anglais ; il me dit que la réponse des Gouvernements alliés à la note du Président sur la paix avait eu pour effet de renforcer le parti militaire, qui était pour la guerre à outrance. Lancken espérait qu'on ne reprendrait pas la guerre sous-marine, mais, d'après lui, Berlin ne croyait pas que, même si on la reprenait, l'Amérique déclarerait la guerre. Je détournai la conversation ; dès ce moment mes derniers doutes furent dissipés, je sus ce qui nous attendait.

Le Chancelier pouvait cyniquement appeler la Belgique un « gage » dans les mains « impériales » ; pour nous qui voyions et vivions les événements, elle représentait un être souffrant, sensible, tremblant et saignant sous le sabot des chevaux et les crosses des fusils. Von Bissing, malade à Wiesbaden, était pratiquement éliminé, les militaires faisaient ce qu'ils voulaient. Ils avaient ordonné la saisie du cuivre (**Note**), et les ménagères belges, fières de leurs batteries de

cuisine reluisantes, versaient un pleur sur ces souvenirs de famille ; ordre fut donné aussi d'abattre tous les noyers et les peupliers — les sveltes peupliers, trait caractéristique du paysage brabançon. Nous eûmes à l'Orangerie la visite d'un Allemand aux jambes torses, qui avait habité Bruxelles longtemps et servait sa patrie dans la police secrète ; il entra avec arrogance et, en criant, me donna l'ordre de faire abattre les deux peupliers qui faisaient une si jolie ligne à l'extrémité de notre pelouse ; je réclamai l'immunité diplomatique mais il m'interrompit pour me dire en français guttural que je n'avais qu'à obéir. Je me sentais capable de lui brûler la cervelle, tant les mauvaises fréquentations corrompent les moeurs ; quand je parlai de la *Politische Abteilung* et des exemptions qu'elle avait ordonnées, il répondit qu'il s'en moquait. Je parvins à me débarrasser de lui et restai furieux pendant une heure. Je sauvai les arbres, du moins von Moltke les sauva pour moi, mai j'eus une idée, une très légère idée de ce qu'on endurait dans toutes les maisons de Belgique à ce moment.

Brand WHITLOCK

Ce livre, *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*, a été traduit de l'anglais par le Professeur **Paul de Reul**, de l'Université de Bruxelles, ce qui n'est pas mentionné en « page de titre » mais bien sur une page antérieure à la page 1. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201914-1917%20TABLE%20MATIERES.zip>

On y dit : « Un grand nombre de documents, ainsi que certaines explications indispensables aux lecteurs anglais et américains, ont été supprimés, n'étant pas nécessaires pour les lecteurs français ou belges. »

Nous les reproduisons d'après l'original anglais publié sur notre site :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Notes de Bernard Goorden.

Traduction française : « *Un changement se prépare* » in WHITLOCK, Brand ; chapitre XXXI (1916) in ***La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*** ; (Paris ; Berger-Levrault ; 1922) pages 405-408. D'après Brand Whitlock (1869-1934), ***Belgium under the German Occupation : A Personal Narrative*** ; London ; William HEINEMANN ; 1919, 2 volumes. Voir chapitre 38 (« *The coming change* », intitulé « *Holiday* » dans d'autres éditions), volume 2, pages 380-385, notamment à :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%202%20CHAPTER%2038.pdf>

« ***Les réquisitions : la laine, le cuivre, etc.*** » par **Georges RENCY**, constitue le chapitre **XIII** de la **première partie** du volume **1** de ***La Belgique et la Guerre (La vie matérielle de la Belgique durant la Guerre Mondiale*** ; Bruxelles ; Henri Bertels, éditeur ; 1924 = 2^{ème} édition ; pages 90-97) :

<http://www.idesetautres.be/upload/RENCY%20REQUISITIONS%20BELGIQUE%20ET%20LA%20GUERRE%20T1%20pp90-97.pdf>

Ce serait également intéressant de comparer avec ce que disent des mêmes dates [Louis GILLE](#), [Alphonse OOMS](#) et [Paul DELANDSHEERE](#) dans ***50 mois d'occupation allemande*** (Volume 2 : 1916). Voir, entre autres à :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Ce serait également intéressant de comparer avec ce que dit des mêmes dates Charles TYTGAT dans ***Journal d'un journaliste. Bruxelles sous la botte allemande*** :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Ce serait également intéressant de comparer avec ce que **Paul MAX** (cousin du *bourgmestre Adolphe MAX*) a dit du même jour dans son ***Journal de guerre (Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918)*** :

http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal_de%20guerre_de_Paul_Max_bdef.pdf